

MES SOIXANTE ANS.

—
ÉPÎTRE EN VERS.
—

PAR M. LE TEXIER.



MISCUIT UTILE DULCI

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE T. BAYLIS, GREVILLE-STREET;
SE TROUVE CHEZ M. LE TEXIER, LISLE-STREET, LEICESTER-SQUARE;
ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1797.



MENS HILARIS, VALIDUM CORPUS, GRATISSIMA CONJUX
ET LIBERI DULCES, HÆC SUNT MEA; NILQUE LACESSO
PRÆTEREA DIVOS, MODO LIS NON ULLA QUIETEM
PERTURBET!

*Santé parfaite, esprit passable,
Jolis enfants, & surtout femme aimable;
Voilà mes biens . . . que demander aux dieux? . . .
Sans mon triste procès je serois trop heureux.*

MOI-MÊME, Liv. I.

MES SOIXANTE ANS.

ENFIN j'ai soixante ans, la Parque complaisante
A laissé défilér la trame de mes jours.
Elle a peut-être cru se montrer bienfaisante :
Plutôt elle pouvoit en terminer le cours.
Mais a-t-elle des droits à ma reconnoissance ?
Lui dois-je donc offrir tant de remercîmens ?
Est-ce à sa perfidie ? est-ce à son indulgence ?
A ce court examen donnons quelques instants.

Il faut savoir si les souffrances
 L'emportent sur les jouissances.
 J'ai bien joui ! que de maux j'ai soufferts !
 Plus j'y songe, & plus je m'y perds.
 De tous les plaisirs de ma vie
 Je me souviens parfaitement ;
 Je me souviens confusément
 Des peines qui l'ont obscurcie.
 J'ai fait peu de mal, peu de bien ;
 En cela j'ai quelque mérite :
 Pour faire l'un, n'est-il aucun lien ?
 L'autre se peut faire si vite !

Je veux du bien à mes amis ;
 Je ne veux de mal à personne ;
 J'ai cependant des ennemis ;
 Mais ils doivent penser que j'ai l'ame assez bonne ;
 Car, en aimant l'activité,
 Je suis trop paresseux pour aimer la vengeance ;
 Et quand je suis en butte à la perversité,
 Je prends mon mal en patience.

D'ailleurs quelques corrections
 M'ont fait apprendre la sagesse,
 Et deux bons coups d'épée à ma vive jeunesse
 Ont donné de grandes leçons.
 J'étois bien vif alors, je le suis bien encore;
 Je l'étois même avant que l'on m'eût offensé :
 Mais à présent, grâce à ces deux grains d'ellébore,
 Je ne le suis qu'après y bien avoir pensé.

Voyons, examinons, citons de bonne foi
 Les traits principaux de ma vie :
 Il faut avoir grand soin de caresser l'envie,
 Lorsque l'on veut parler de soi ;
 Et cependant lorsque j'y songe,
 Nous pouvons le dire entre nous,
 La modestie est un mensonge,
 Mais le plus aimable de tous.

De la vérité pure arborer le courage,
 Parler avec candeur, & surtout éviter
 Cette affectation de se déprécier,
 Des cheveux blancs doit être l'apanage.

Au Collège le fouet, des cuistres, des pédants
Dirigeoient mon enfance. A ma vingtième année,
De Grec & de Latin ma jeunesse ennuyée,
J'eus d'un franc polisson les premiers sentiments.

Dans les seconds vingt ans, la bonne compagnie
M'entraîna dans ses lacs, je m'y précipitai ;
Je fus bientôt conduit de folie en folie ;
Je fus un agréable, & je me ruinai.

J'avois quelques talents, celui de bien écrire
Demandoit du travail, j'aimois à m'amuser ;
Il me restoit vingt ans, il falloit réparer.
Je pris donc mon parti ; je me mis à bien lire.

Grâces à quelque peu de curiosité,
Et grâce encore à plus de bienfaisance,
J'apperçus la lueur de ma félicité
S'allumer aux rayons de la bonne indulgence.

Le succès passa mon espoir.
Je vis bientôt mes fautes réparées,

Et je jouis alors du vrai bonheur de voir
Toutes mes dettes bien payées.

Si l'on n'avoit dessein de me supplicier
Par ce cruel fléau qu'on nomme procédure,
J'en jouirois encor !... Fléau plus meurtrier
Que ceux qu'en son courroux a vomis la nature.
Pourrois-je, sans frémir, faire réflexion
Aux maux affreux cachés dans ce noir précipice,
Si je n'avois pour moi la consolation
D'habiter un pays où règne la justice.

Au Ministre, à l'arbitre, à l'organe des loix,
Thémis a confié son glaive & sa balance,
Et dans tous les arrêts dictés en sa présence,
On trouve sa justice, & l'on entend sa voix.
Il a fait & fera la gloire de son temple :
Tout à-la-fois grand juge, & grand homme d'Etat ;
Et c'est, en l'admirant, que chaque Magistrat
S'empresse, pour bien faire, à suivre son exemple.

A mon secours, ô toi ! bien plus que ma moitié,
O ma femme ! tu fus toujours ma bienfaitrice ;
Je pourrois, sans rougir, dire ma protectrice,
Par ton excellent sens, & ta vive amitié.

Tu partageois toujours avec constance
Mes soins, ma peine & la douleur ;
Tu me laissois l'entière jouissance,
De mes plaisirs & du bonheur.

Il est donc du bonheur dans cette triste vie ?
Quand je tiens dans mes bras ma femme & mes enfants,
Il en est, oui, sans doute, & je te remercie,
O Parque ! entends le cri de mes vrais sentiments.
Pour un peu de bonheur, il faut bien qu'il en coûte ;
File encor quelque temps le fuseau de mes jours,
J'aurai quelques chagrins, je le prévois, sans doute ;
Mais le sort ne veut pas que l'on souffre toujours.

S'il faut que ma maison soit en proie à la flamme ;
S'il faut que sous les eaux périsse tout mon bien ;
Dieux ! laissez-moi sauver mes enfants & ma femme,
Avec eux, dans leurs bras, je ne regrette rien.

S'il faut que contre moi, pour combler mes misères,
 Un Démon féminin soit encore acharné,
 Je dirai que la Fable a bien imaginé,
 D'avoir, pour son Ténare, inventé trois Mégères.

Accablé sous le poids d'un ennemi puissant,
 S'il faut que je subisse un tort irréparable ;
 Si, pour me perdre, on le voit jouissant
 De ces droits trop certains que l'or donne au coupable ;
 S'il faut que vers Thémis on me force à courir,
 Que de mes protecteurs l'amitié m'abandonne ;
 Qu'on me ruine encore, hé bien ! je leur pardonne,
 Ce n'est plus moi qui dois rougir ;

De ces fléaux affreux que le ciel me délivre,
 Pour le peu de moments qui me restent à vivre !

Il est donc bien certain que j'ai mes soixante ans !
 Mais j'ai bon pied, bon œil, & j'ai toutes mes dents ;
 Je marche sans bâton, & je lis sans lunettes ;
 J'aime assez le bon vin, je chante des goguettes.

Au-delà de ce que je vaux,
 Je ne veux pas que l'on me prise.
 J'ai dit parfois quelques bons mots ;
 Et j'ai su dire aussi l'excellente bêtise.
 Je fais même assez bien l'innocent Calembour ;
 Qu'importe, si l'on rit, si je ris à mon tour.
 Le rire du vieux temps n'est plus du bel usage,
 Mais très-salubre à l'homme, il est bon pour le sage.

J'aime avec passion ce bel art enchanteur
 Qui fait rire l'esprit, & fait pleurer le cœur.
 J'ai noirci le papier de quelques rapsodies,
 J'ai fait de petits vers, j'ai fait des comédies ;
 Et sans de certains accidents,
 Que j'éprouvai dans mon jeune âge,
 Sous un maître inflexible & de cruels parents,
 J'en aurois fait mille fois davantage.

Voici le premier jet de mes productions,
 Dans cet âge si tendre, où l'on marche à tâtons,

Dans ce moment heureux, où les objets inspirent,
Mes yeux s'ouvroient à peine, & je dis ce qu'ils virent :

“ J'ai vu passer un jeune enfant,

“ Qui portoit d'un air triomphant

“ Des lys éclatants de blancheur :

“ J'ai cru voir passer la candeur.”

Blancheur & triomphant, deux rimes masculines,
Sans rendre un juste hommage aux rimes féminines !

A douze ans j'avois fait ce petit im-promptu.
Je le montre à mon père ; eh quoi ! coquin, veux-tu,
Toi, fils d'un financier, devenir un poète ?
Vîte, culotte bas, & qu'on me le fouette. . . .

Pour me soustraire à cet arrêt fatal,
Je promis d'être un jour un fermier-général.
Ma mère accourt en pleurs, sa bonté me protège,
Pour me sauver le fouet, on me mène au collège.
J'emporte mon ouvrage, & le montre au Régent,
Qui, comme tout Jésuite, étoit un peu pédant.
En fait de vers, dit-il, les réglemens proscrivent
Que quatre masculins, l'un sur l'autre se suivent ;

Je vous l'ai dit cent fois, & la verge à la main,
Il fit voir que *blancheur* étoit au masculin.

Battu de tous côtés, je renonce à la rime,
Je brûle mes cahiers, & fais un bon serment,
Que si jamais je m'en escrime,
Ce sera pour moi seulement.

Mais sermens de joueur, de buveur, de poètes,
Sont comme le serment que quelquefois vous faites,
Tendres & sensibles beautés,
A vos amants, lorsque vous promettez,
D'être constantes & fidelles ;
L'amour l'emporte sur ses ailes.

Je tins pourtant le mien, tant que je fus soumis
A la pédantesque phalange.

Mais quand j'en fus dehors, je vis le paradis.
Chaque nouvel objet me paroissoit un ange.
Je secouai le joug d'un pénible serment,
Je violai bientôt mes plus saintes promesses,
Et je ne songeai plus qu'à devenir l'amant
D'un très-grand nombre de maîtresses.

Alors je chantai les saisons,
 Mais sans rivaliser les Bernis, les Thompsons,
 Les Saint Lambert, & les Delille;
 Mon poëme est en manière d'Idylle;
 Et pour étonner l'univers,
 Au lieu de quatre chants, il est en quatre vers.

Toujours à quelque Iris, le dieu de mes pensées,
 Mes invocations se trouvoient adressées;
 J'étois bien ferme alors en fait de sentimens;
 Enfin je n'avois pas alors mes soixante ans.

" Je trouve le Printemps sur ses lèvres vermeilles,

" L'Eté brûlant est dans son cœur.

" L'Automne voit nos feux, les cache de ses treilles,

" Et sur son sein, Hyver, je brave ta rigueur."

J'ai produit cet essai dans ma verte jeunesse,
 Sortant de prendre un bain dans les eaux du Permesse;
 Je voulus faire mieux, prendre un nouvel essor,
 Monter jusqu'à Phœbus, dans les plaines de l'or.

Bientôt j'osai fixer la hauteur du Parnasse,
Et je la mesurois avec assez d'audace.

Je fis une ode au dieu du goût,
Pour l'inviter à m'aider, à m'instruire ;
Mais bonnement, je le priois surtout
De m'enseigner à faire rire :
Car la gaieté, si rare en ce moment,
Est, selon moi, beaucoup au-dessus du talent.

.

*" Préserve-moi surtout de prendre pour modèles,
" Ces tristes écrivains, Cyclopes à deux yeux,
" A qui tu n'accordas jamais tes étincelles ;
" Qui, sans cesse, occupés dans leurs recoins poudreux,
" A forger des vers durs, dictés par la contrainte,
" En répétant tout bas le mot de liberté,
" Sont forcés d'employer la lime de la crainte,
" Et le pesant marteau de la nécessité.*

.

Mon génie étonné de ce premier ouvrage,
De peur de faire pis, n'en fit pas davantage.

Une ode écrite sur ce ton
Eut fait ma réputation.

Je n'ai jamais tenté de faire une satire,
L'épigramme n'est pas mon talent favori;
Et si malignement, quelquefois j'ai fait rire,
C'est à mes dépens qu'on a ri.

J'en veux pourtant faire l'apprentissage,
Et montrer aujourd'hui, si j'ai quelques talens,
Pour narguer le prochain, & rire à ses dépens.
Je vais, pour l'essayer, attaquer cet ouvrage.

*" Avez-vous lu cette méchante épître,
" Longue de cinq cents vers, & qui porte pour titre,
" MES SOIXANTE ANS ? Auroit-on deviné
" Le nom de son auteur, s'il ne se fût signé ?
" A bon marché c'est prétendre à la gloire.
" Il faut pourtant, diront quelques mauvais plaisants,
" Et qu'il ait quelque esprit, & qu'il ait soixante ans ;
" On ne l'auroit jamais pu croire."*

Messieurs, si vous voulez flatter un peu l'auteur,
Il ne faut pas trouver ce morceau le meilleur.

Mais dans le temps de mes frédaines,
Temps de malheurs & de gaieté,
J'ai fait des chansons par centaines,
Dont quelques-unes ont resté.

J'eus envie un instant de donner dans le sombre,
Envie ? . . Oh dieux ! . . jamais ; mais j'y fus obligé.
Un voile sur ma vie osa porter son ombre ;
Je devins triste ; enfin . . l'ennemi fut vengé.

Un soi-disant ami vint me dire à l'oreille :
" Hier on nous a dit beaucoup de mal de vous."
Où ?...qui ?...qu'ai-je donc fait ?...Ô rage sans pareille !
Que me reproche-t-on ?...bon, ce sont des jaloux ;
Ils disent qu'autrefois vous avez fait des dettes . . .
J'ai tout payé, vous ne l'ignorez pas.
Que ne le disiez-vous ?...Vieil enfant que vous êtes !...
Je le disois aussi ; . . . l'on ne me croyoit pas.

Suis-je un mauvais mari ? fils ingrat ? méchant père ?
 Regardez mes enfans, demandez à ma mère.
 Ma mère ! j'en reçois une lettre à l'instant ;
 Je la vois bénir Dieu de m'avoir pour enfant.

Quels sont-ils donc, les torts que l'on me donne ?
 Suis-je un joueur, un débauché ? . . .
 Quand je n'ai fait tort à personne,
 Des sots propos je ne suis point touché.

C'est bien dit : mais enfin vous connoissez l'envie.
 On souffre de vous voir obtenir des succès,
 Parmi les grands, dans la très-haute compagnie :
 Certains jaloux voudroient ne vous y voir jamais.
 J'en suis fâché pour les gens que j'offusque ;
 Les sots, les envieux ne sont pas mes amis.
 De la société souffrir qu'on me débusque !
 Non, non ; je ne crains pas leurs efforts, & j'en ris.

Et cependant, bien loin d'en rire,
 Ce poison pénétra mon cœur :
 Du désespoir j'éprouvai le malheur ;
 Il m'embrâsa jusqu'au délire.

Dans ce court espace de temps
Que nous laisse un sort homicide,
Qui n'a pas eu quelques instants
De désespoir, de suicide ? . . .

Je voulus terminer ce pénible tourment,
Me venger des humains & de leur injustice ;
J'écris mon épitaphe, & sur mon monument
Je veux, en le lisant, que l'univers gémissé.

“ *Ci-git ce fameux LE TEXIER,*
“ *Que le monde jaloux ne voulut point aimer.*
“ *Victime de la calomnie,*
“ *Victime des poisons de l'odieuse envie,*
“ *Il meurt ! . . . Mais ce n'est pas, ingrats, sans vous punir,*
“ *Il emporte avec lui le secret du plaisir.”*

Ce dernier vers me plût, le monde obtint sa grâce.
Je repris mes esprits, je repris ma gaieté,
Qui, depuis ce temps-là, ne m'a jamais quitté,
Et, par un vers heureux, tout rentra dans sa place.

Mais enfin, dira-t-on, pour quelques vers heureux,
Obtient-on les lauriers dus à la poésie ?
Il faut produire au moins ou quelque tragédie,
Ou quelque ode, un poème, un ouvrage pompeux.
A cela je réponds ; au temple de Mémoire,
On peut, sans être long, obtenir quelque gloire.

Le nom d'Horace ira plus loin
Que ceux de Voltaire & Longin :
Un seul volume offre tous ses ouvrages.
Mes vers seront contenus dans dix pages.
Mes œuvres pour passer à la postérité,
Iront par le plus court à l'immortalité.

Quant à mes pièces de théâtre,
Dont je devrois être idolâtre,
En raison de paternité,
Raison de toute éternité,
Je ne m'avise pas cependant de prétendre,
En faire avec Molière une comparaison ;
Mais qu'on vienne chez moi cet hiver les entendre ;
J'ose alors me flatter qu'elles amuseront.

Je suis de bonne foi, je n'eus jamais envie
D'obtenir de célébrité,
Et je n'aspire à l'immortalité
Que pour le reste de ma vie.

Sur le pour & le contre, avant de décider,
Il faut s'entendre & s'accorder :
Voyons, que faut-il davantage,
Pour un jeune homme de mon âge ?

Je jouis, grâce au ciel, d'une bonne santé ;
C'est le vrai fonds de toute jouissance ;
C'est la base de la gaieté,
Pour peu qu'on ait un peu d'aisance.

J'ai dans la ville une bonne maison,
A la campagne une chaumière,
Dans mon verger les fruits de la saison,
Et de jolis bouquets dans mon petit parterre.

Deux vieux chevaux, qui me mènent toujours,
Un assez bon, mais très-simple équipage,

Pour un goutteux qui court, & qui court tous les jours,
N'est pas un petit avantage.

J'ai peu, mais d'anciens serviteurs :
Depuis douze à quinze ans ils sont à mon service,
Me passent mes défauts, & je passe les leurs,
Sans qu'aucun de nous en rougisse.

Et quant à mes amusemens,
Sans sortir de chez moi, j'en ai de toute espèce.
Concert, le bal, ris, jeux ; tout avec mes enfants ;
Leurs travaux, leurs plaisirs, tout m'offre leur tendresse.

Et si, pour varier, nous en cherchons ailleurs,
Nous allons au spectacle, où, grâce aux directeurs,
Nous avons libre accès, &, sans qu'on nous refuse,
Nous entrons sans payer, partout où l'on s'amuse.

Mais j'ai de plus ma loge à l'opéra ;
C'est, je crois, le *nec plus ultra*.
Nous y conduisons nos amies,
Femmes aimables & jolies.

Au retour un petit souper,
Un bon poulet, une fraîche salade ;
L'excellente capilotade,
Faites des restes du dîner.

On mange, on rit, on boit, on cause ;
On mange assez, on ne dit pas grand'chose ;
On ne boit jamais trop, & l'on rit de bon cœur ;
Mais enfin on s'amuse, & c'est là le bonheur.

Oui, le bonheur où l'on s'amuse ;
Messieurs les grands, venez chez nous.
Apprenez le plaisir, voyez comme on en use ;
Nous l'entendons mille fois mieux que vous.

Sans cette impitoyable goutte,
Dont j'ai, de loin en loin, quelques petits accès ;
Et sans mon malheureux procès,
Je serois trop heureux sans doute.

Mais puisqu'il faut payer son tribut de douleur,
Aux chagrins de la vie, aux misères humaines,

Je m'y soumets sans augmenter mes peines,
Quand j'aperçois l'espoir du plus léger bonheur.

J'en trouve dans le feu qui me reste dans l'ame ;
J'ai fait hier au soir un . . . *présent* . . . à ma femme :
Ainsi, tout compensé, Parque, reçois mes vœux,
De vivre encore un lustre ou deux.

Je voudrais sous mes yeux guider l'adolescence
De ma fille & mon fils, dont j'ai guidé l'enfance.
Ma fille aura bientôt ses douze ans accomplis,
Mon fils n'en a que neuf ; ils sont si bons amis !
Mon fils a pour sa sœur cette vive tendresse,
Qu'il aura dans dix ans pour sa jeune maîtresse :
Ce sont ces petits soins & cette attention,
Qu'on trouve rarement dans un petit garçon.

Ils sont bons tous les deux, ma fille sera belle ;
Elle voit sans chagrin qu'une autre vaut mieux qu'elle ;
Elle fait ses efforts, non pour la surpasser,
Mais elle met ses soins à pouvoir l'imiter.

Je prévois qu'elle sera fière,
Et je n'en suis pas trop fâché ;
L'attribut d'un grand caractère,
A quelque peu d'orgueil est toujours attaché.

Aux viles passions, lorsqu'une ame est en butte,
On la voit se livrer à ces vices honteux
Que la crapule enfante, à ces crimes affreux
Qui placent une femme au-dessous de la brute ;
Et du plus grand bienfait de la divine main,
La femme ! . . . en font toujours l'horreur du genre humain.

A cet affreux tableau je connois un modèle ;
Mais ma fille jamais ne lui ressemblera :
Une ame vraiment fière à l'honneur est fidèle,
Fut-ce aux bords de l'abîme, elle s'arrêtera.

Si d'aimer un valet, il lui prenoit envie,
Ce même honneur crierait : " Non !...C'est une infamie ;
" Et quand tu parviendrois à la prospérité
" D'obtenir un haut rang, fut-ce entre des Princesses ;
" Proscrite pour jamais de la société,
" Tu traînerois ta honte, au milieu des richesses."

Voilà comme l'honneur parle, & lui parlera.
 Les fautes des enfants retombent sur leur père ; ...
 J'en frémis, & conclus, malgré ce qu'on dira,
 Oui, je suis fort content que ma fille soit fière.

Quant à mon fils, il est bien facile à juger ;
 Vif comme le salpêtre, on peut le deviner :
 Il est léger, franc, bon, étourdi, serviable ;
 Surtout il est aimant, il sera donc aimable.
 Je ménage avec soin cette vivacité ;
 En la contrariant, je le rendrois à plaindre ;
 Et je mets à profit sa sensibilité,
 Oui, pour me faire aimer, non pour me faire craindre.

Mais, dira-t-on : Comment élever des enfants,
 Sans leur en imposer, & sans *se faire craindre* ?
 S'ils sont gâtés, ils sont bien *plus à plaindre*.
 Je réponds à cela : mes enfants sont charmants ;
 Ils font exactement tout ce que je desire ;
 Ils m'obéissent peu, pourtant ils sont soumis.
 Je ne les gronde pas, souvent je les fais rire :
 Voilà tout mon secret, nous vivons en amis.

C'est l'éducation qui détruit l'innocence ;
Sages instituteurs, il ne tiendra qu'à vous
De la modifier, pour le bien de l'enfance ;
Leurs vertus sont à eux ; leurs défauts sont de nous.

Je connois un enfant d'un charmant caractère,
Et qu'on n'a jamais pu gâter ;
Il étoit né pour tout charmer,
S'il n'étoit pas fils de sa mère.

Mes enfants sont heureux de nous devoir le jour ;
Ils sont à moi : je peux dire les nôtres.
Ils auront tous nos soins, nous aurons leur amour ;
Et nous ne rougirons jamais les uns des autres.

Je voudrois quelque temps pouvoir encore jouir
De ces momens heureux qui font tant de plaisir.
Que ma femme surtout avec moi les partage :
Alors je ne crains plus la foiblesse de l'âge ;
Je ne crains plus la mort, si mes yeux expirants
Sont fermés par la main de mes heureux enfants.

J'ai par mes soins acquis des droits à leur tendresse ;
 Ils m'aimeront toujours, & je vivrai sans cesse
 Dans leur jeune pensée & leur ressouvenir,
 Qu'à former doucement je faisais mon plaisir.
Doucement, je dis bien, car, depuis leur enfance,
 Ils n'ont jamais connu ce qu'étoit *pénitence*.
 Le chagrin de m'en faire étoit le seul pour eux ;
 J'ai vu couler bien peu de larmes de leurs yeux.

Bien élevés, des mœurs, des talents ; la fortune
 N'est pas si nécessaire ; il en faut pourtant une.
 Je ferai de mon mieux, pour la leur procurer,
 Juste autant qu'il en faut, pour leur bien assurer
 La médiocrité que suit l'indépendance,
 Le plus grand bien de tous, liberté dans l'aisance.

Si tourmenté par la rigueur du sort,
 Je ne puis arriver à ce bonheur extrême
 De pouvoir à jamais rendre heureux ce que j'aime ;
 Et si mes ennemis anticipent ma mort,

Alors je lègue ma famille
A l'homme honnête & bienfaisant.
Il dotera mon fils, il mariera ma fille,
Sûr de trouver en eux un cœur reconnoissant.
Mais pour n'être à charge à personne,
Nous ne lui demandons rien du tout à présent ;
Si nous permettons qu'on nous donne,
C'est dans un petit coin de quelque testament.
Oui, je me souviendrai toujours dans ma prière
D'un riche testateur, qui ne sachant que faire
De son argent, n'ayant point d'héritier,
D'un petit don voudra bien nous gratifier.

De ce gouvernement grâce à la politique,
Les hôpitaux ne peuvent pas manquer ;
Et dans ce bon pays doivent toujours compter
Sur la bienfaisance publique.

En leur léguant son bien, un homme au lit de mort
Voit s'envoler son âme satisfaite ;

Il peut, sans leur faire un grand tort,
Nous en donner un peu, notre fortune est faite.

Qu'en faisant ses donations,
Il pense à mon petit ménage ;
Les autres n'auront pas moins d'obligations,
Nous en aurons sûrement davantage.

On légue aux hôpitaux, aux universités ;
Par des secours secrets on soutient l'innocence ;
L'un peut flatter de tristes vanités,
Mais l'autre satisfait l'aimable bienfaisance.

L'un couronne le vice, & l'autre la vertu ;
L'un veut se faire un nom, l'autre aime le mystère ;
L'un veut qu'on le publie, & l'autre qu'il soit tu ;
L'un écoute son cœur, l'autre son caractère.

Pour éviter toute difficulté,
Et tout procès surtout, en cas de bienfaisance,
De mettre ici nos noms d'avance,
Je vais prendre la liberté.

Moi, je m'appelle Antoine, & ma femme Marie,
Ma fille Elizabeth, & Guillaume mon fils ;
Si de nous faire un legs quelqu'un avoit envie,
Nous prierons pour qu'il ait sa place en Paradis.

Le plaisir d'obliger sera sa récompense :

Des biens c'est le plus grand de tous,
Lorsque l'on peut compter sur la reconnoissance ;
Il sera donc bien plus heureux que nous,
Puisque dans ce monde il sera
Heureux de ses bienfaits, de notre gratitude ;
Dans l'autre monde il jouira
Du prix de sa vertu par la béatitude*.

* Il peut paroître un peu extraordinaire qu'on propose publiquement d'être compris dans quelque testament à titre de légataire ; certainement ce n'est pas la première fois qu'on en a conçu le desir, mais c'est peut-être la première fois qu'on le manifeste ouvertement ; est-ce donc une indiscretion ? & s'il n'est pas défendu de souhaiter que cela soit, n'est-il pas permis de le dire ? Je ne serois point du tout étonné de voir quelque être obligeant répondre à mon invitation, & alors j'aurai eu raison.

Enfin si je vois mes projets
 Couronnés de quelques succès,
 Alors je peux cesser de vivre ;
 Et ce ne sera pas mourir ;
 Et ce sera même un plaisir,
 Puisque dans mes enfants je me verrai revivre.
 Après les premiers pleurs versés sur leur ami,
 Ils me verront dans tout ce qui pourra leur plaire :
 Le voilà ! diront-ils . . . il n'est donc qu'endormi,
 Puisque, pour être heureux, nous n'avons rien à faire.

Point d'épitaphe à ces grands mots d'honneur,
 Mes enfants, je vous en dispense ;
 Point de funéraire dépense ;
 Mon mausolée est votre cœur.

Je ne veux qu'un gazon pour toute sépulture,
 A ma tête une pierre, elle en sera l'appui ;

On y lira ces mots dictés par la nature :

Ci-gît un homme bon ; passant, priez pour lui.

Le titre de bon homme est le seul où j'aspire ;

Et l'on a beau gloser sur son acception,

Malgré sa double entente, il me plaît, je l'admire ;

Et je n'aurai jamais d'autre prétention.

Que sont ces beaux renoms que la vanité donne ?

Des tributs extorqués à la postérité.

Bon père & bon mari, ce sera ma couronne ;

Voilà les vrais fleurons de l'immortalité.

Il faut pourtant finir, pour que mon bavardage

Ne lasse pas ma Parque & son aréopage.

Je crains que ce trop long morceau

Ne la fatigue, & ne l'endorme ;

Qu'en rêve elle ne joue de son fatal ciseau

Sur le fil de mes jours, au milieu de son somme.

Ainsi donc je conclus par un aveu formel,
Déposant à ses pieds ce serment solennel :

- “ Je, soussigné, m’engage à la reconnoissance
- “ Que mérite de moi la bénigne indulgence
- “ De la Parque *Atrapos* qui veilla sur mes jours ;
- “ Je la prie instamment d’en prolonger le cours.
- “ Et je promets que, pour sa récompense,
- “ J’irai, le jour de ma naissance,
- “ Tous les ans la remercier
- “ Dans ma chaumière . . .

“ LE TEXIER.”

À ROSE-HILL, 1796.

POST-

POST-SCRIPTUM.

À LONDRES, 1797.

DEPUIS que j'ai tracé cette plaisanterie,
Nouveaux chagrins, nouveaux malheurs
M'ont rappelé les moments de ma vie,
Où j'étois en proie aux douleurs ;
Ils m'ont rappelé ma jeunesse :
Ma jeunesse ! . . . hélas ! . . . ses erreurs,
Ses contrariétés, ses pleurs,
Sans me rappeler son ivresse ! . . .

Je touchois au bonheur . . . Aurois-je pu penser
Que je serois sitôt à ce point d'infortune,
Où peut seule entraîner la plus noire rancune ;
On me ruine enfin . . . mais je veux étouffer

Mon indignation . . . mes peines sont mortelles :
 L'âge permet aux pleurs de venir dans mes yeux ;
 Maintenant mes douleurs vont être plus cruelles.
 Autrefois j'étois seul, aujourd'hui je suis deux,
 Je suis deux ? . . . hélas ! . . . je suis quatre....
 Et mes pauvres enfants ! . . . puis-je les oublier ? . . .
 Non, non, il ne faut pas que je me laisse abattre,
 Il me faut du courage, & j'en saurai trouver.

Jusques dans le malheur on éprouve des charmes ;
 Oui, je le sens en ce moment.
 L'effort d'un profond sentiment
 Ne permet pas que l'on verse des larmes.
 Ainsi je ne veux pas pleurer ;
 Je n'en ai pas le tems, je n'en ai pas l'envie ;
 Je puis encore, je veux songer à réparer
 Le mur écroulant de ma vie.

Je l'ai dit, je m'en suis vanté ;
 Je ne sens point encor la foiblesse de l'âge ;

Puisque j'en ai la faculté,
Je prouverai que j'en ai le courage.

Allons, carrosse bas, ma loge à l'opera,
Chevaux, meubles, tableaux, chaumière, *et cætera* ;
Vendons tout, excepté le livre
Qui m'assure un moyen de vivre.

De mes leçons je donne le produit ;
Gardons de quoi nourrir ma famille, il suffit :
De ma lecture on aura les recettes,
Mais avant tout je veux payer mes dettes.

Vous pouvez m'aimer, mes amis,
Vous ! . . . taisez-vous, mes ennemis.

Qu'on abandonne à la rigueur du sort
Le lâche qui gémit sur un ton lamentable.
On prêtera toujours une main secourable
A L'HOMME qui voudra faire le moindre effort.

Voilà mon titre, & je supplie
 Qu'en ce moment on vienne à mon secours ;
 Par le serment sacré de l'honneur je me lie,
 Si la mort respecte mes jours.

Je ne veux pas être à charge à personne,
 J'ai des moyens, je peux gagner ;
 J'ai des talents, qu'on me pardonne
 L'expression, je veux les employer.

A ma lecture, en affluence,
 Je vois venir ces bons & ces braves Anglois ;
 S'ils ne comprennent pas tout-à-fait le François,
 Ils comprennent fort bien le mot de *bienfaisance*.

Venez, jeunes enfants, prendre de moi leçon ;
 Vos pères en ont pris de ce divin Milton,
 Qui n'a pas dédaigné d'enseigner l'art d'écrire ;
 Mais il n'est pas certain qu'il sût aussi bien lire..

A tout âge, à tout sexe ici j'offre mes soins ;
 Je me crois en état d'instruire la jeunesse,
 Je suis sûr de pouvoir amuser la vieillesse :
 Si je puis être utile, adieu tous mes chagrins.

Sexe charmant, c'est vous que je réclame ;
 Sensible à mes malheurs, vous les réparerez :
 C'est pour l'honneur du corps que vous travaillerez,
 Puisque tous mes malheurs me viennent d'une femme.

Et vous, mon protecteur, vous, public généreux,
 Vous me pardonnerez ce triste bavardage ;
 J'ai soixante ans passés ; c'est le foible de l'âge ;
 Je n'ai point d'autres torts, & je suis malheureux.

SIC EGO MITIBUS
 MUTARE QUÆRO TRISTIA.

Horace, Ode 6, L. 1.



F I N.

